

Nouvelles explorations urbaines. Entre protocoles géographiques et néo-situationnisme

Luc Gwiazdzinski

▶ **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Nouvelles explorations urbaines. Entre protocoles géographiques et néo-situationnisme. Nathalie Caritoux; Florent Villard. Nouvelles psychogéographies, Mimésis, pp.177-197, 2017, 978-88-6976-028-0. halshs-01596699

HAL Id: halshs-01596699
https://shs.hal.science/halshs-01596699

Submitted on 7 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nouvelles explorations urbaines.
Entre protocoles géographiques et néo-situationnisme

Luc Gwiazdzinski (*)

In Caritoux N., Wunenberger J.P., 2016,
"Nouvelles psychogéographies : Poétiques de l'exploration urbaine ", Editions Mimesis

« *La formule pour renverser le monde*, dira Guy Debord, *nous ne l'avons pas cherchée dans les livres mais en errant*[1] ». Cet aveu programmatique interpelle naturellement le géographe qui se place résolument du côté de la « *géographie de plein vent*[2] », hors les murs[3], celui qui accepte la désorientation[4] dans le labyrinthe d'une ville sans lieux ni bornes - métaphore de l'existence et incarnation de ses méandres - et qui cherche à appréhender cet univers labile et mouvant dans toute la complexité de ses espaces et de ses temps.

A plus d'un demi-siècle de distance, les approches situationnistes, la « psychogéographie » et les protocoles de dérive associés entrent en résonnance avec de nouvelles approches de la discipline géographique[5] qui convoquent le sensible, le sens, la sensibilité et offrent une place nouvelle à l'expérience, à l'immersion et aux parcours. Elles croisent de nouvelles pratiques artistiques et citoyennes dans la ville contemporaine. Elles correspondent à certaines attentes des aménageurs et urbanistes sur la fabrique de la ville et aux interrogations des citoyens sur les formes du vivre ensemble dans la « société hypermoderne[6] ».

Nous formulons l'hypothèse que l'actualité des situationnistes n'est qu'un révélateur d'un dialogue plus profond entre la pensée de cette avant-garde des années 50, de nouveaux besoins et l'émergence de ces nouvelles pratiques, démarches scientifiques et artistiques. Dans un contexte mouvant, entre « art à l'état gazeux [7]» et métropoles« liquides[8]» cette rencontre entre situationnisme, exploration urbaine et pratiques artistiques nous a semblé féconde. Les dispositifs, mises en scènes et protocoles hybrides qu'ils déploient ont beaucoup de choses à apporter à la ville, à ses observateurs, acteurs et habitants. Nous avons choisi d'en rendre compte à travers l'analyse de l'émergence de nouveaux acteurs et dispositifs artistiques et de nos propres pratiques de l'exploration urbaine. Cette première approche constitue également une manière de rembourser une partie de la dette contractée auprès des « situs » et de Strasbourg qui m'ont tant donné, presque à « *l'insu de mon plein gré* ».

---

[1] Guy Ernest Debord, 1994, « In girum imus nocte et consumimur igni », In *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Gallimard

[2] selon l'expression de l'historien Lucien Febvre

[3] Jacques Réda, *Hors les murs*, Paris, Gallimard, 1982.

[4] Luc Gwiazdzinski., 2011, « *Eloge de l'errance et de la désorientation »,* In H. Guénin, G. Desanges, *Variations labyrinthiques*, Catalogue exposition Erre, Centre Pompidou Metz, pp.52-56

[5] Antoine Conjard, Serge Gros S., Gwiazdzinski, Fabienne Martin-Juchat., Thierry Ménissier, 2015, L'atelier de l'imaginaire. Jouer l'action collective ? Grenoble, Elya, 168p.

[6] Gilles Lipovetsky, 2004, *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset.

[7] Yves Michaud, 2004, *L'Art à l'état gazeux : essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Editions Stock.

[8] Zygmund Bauman, 2000, *Liquid Modernity*, Cambridge , Polity Press

Besoins

Un contexte en mutation. Le géographe n'est plus le savant du Petit Prince « *qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts* » et qui écrit « *des choses éternelles* ». Observateur désorienté d'un monde complexe, dont les cartes et les géographies se démodent très vite, il doit changer de regard pour aborder la complexité des temps et des espaces et repérer les nouveaux arrangements à l'œuvre.
La réflexion s'engage à un moment où sont posées les questions de « *l'être ensemble* » et du collectif dans une société où tout est mobile, fluctuant, axé sur le culte de l'éphémère et le court terme. La question se pose avec acuité dans la ville, lieu par excellence « *de maximisation des interactions sociales* [9]» et le géographe s'interroge naturellement sur les lieux et les moments possibles pour « *faire ville* » ou « *faire société* ».
Dans un contexte de recomposition des espaces, des temps et des organisations il lui faut désormais investir l'éphémère et quitter son laboratoire pour s'immerger sur le terrain, se faire explorateur à la découverte des territoires et de leurs habitants. Il connaît ses limites et le besoin de mobiliser d'autres compétences, savoir-faire et savoir-être. Il sait l'importance des compagnonnages et des rencontres et la différence entre la carte et le territoire[10].
En aménagement et urbanisme, les théories et les systèmes de pensée d'hier ne suffisent assurément plus pour comprendre, pratiquer ou gérer une « *outre-ville* »[11] qui évolue plus rapidement que les outils censés les expliquer et les organiser. Face à la métropolisation et à l'obsolescence des approches classiques, les urbanistes et aménageurs sont à la recherche d'autres manières d'appréhender, de lire et de produire la métropole des individus[12] et des usages. En amont des réalisations les parcours d'exploration urbaine se multiplient et l'on guette également l'invention de nouveaux outils et modes de représentation des espaces et des temps pour une ville adaptable[13].

Une discipline qui évolue. Dans cet environnement en mutation, le géographe s'accroche à quelques repères pour explorer[14] les villes et les métropoles. La discipline géographique, traditionnellement définie comme la science ayant pour objet la description et l'explication de l'aspect actuel, naturel et humain de la surface de la terre, a changé. Elle a fini par intégrer les travaux d'Eric Dardel[15] qui dès les années 50 avait compris que « l'habiter » n'était pas du logement mais « *un mode de connaissance du monde et un type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* ». Il a incorporé les approches sur « l'espace vécu »[16], la géographie du quotidien[17], la perception et les imaginaires[18] et la notion « d'écoumène » telle que définie par Augustin Berque, c'est-à-dire « *la terre en tant que nous*

---

[9] Paul Claval, 1982, *La logique des villes*. Essai d'urbanologie, LITEC, coll. " Géographie économique et sociale " no 15, Paris.
[10] Michel Houellebecq, 2010, La carte et le territoire, Paris, Flammarion.
[11] Raymond Depardon, Paul Virilio, 2008, *Terre natale, Ailleurs commence ici*, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain.
[12] Alain Bourdin, 2005, *La métropole des individus*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube, 256 p
[13] Luc Gwiazdzinski, 2012, « La ville malléable », in *Adaptable City. Inserting the urban Rhythms*, Europan, Ministère du développement durable, pp. 9-11
[14] Ulf Hannerz., 1980, *Explorer la ville,* Paris, Editions de Minuit.
[15] Eric Dardel, 1952, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Editions du CTHS.
[16] Armand Frémont, 1974, *La Région espace vécu*, Paris, PUF.
[17] Guy Di Meo, 1996, *Les territoires du quotidien*, 1996, Paris, L'Harmattan
[18] Antoine Bailly., 1989, « L'imaginaire spatial, plaidoyer pour une géographie des représentations », in *Espaces Temps*, n°40-41, pp.55-58

l'habitons. Plus encore en tant que lieu de notre être »[19]. Au-delà de la géographie, les apports de la sociologie pragmatique avec Isaac Joseph pour qui la compétence n'est pas réductible à des savoirs mais s'exerce en situation, sont essentiels. Le géographe a appris avec Michel de Certeau[20] que « *l'homme ordinaire* » savait se soustraire en silence à cette conformation en détournant les objets des usages initialement imaginés par les concepteurs, inventant le quotidien grâce aux arts de faire, « ruses » subtiles, tactiques de résistance se réappropriant l'espace et l'usage à sa façon, fabriquant une ville métaphorique qui résiste à la ville dominante, « *s'insinue ainsi dans le texte clair de la ville planifiée et lisible* »[21] et reconnaît l'i*mportance de l'imaginaire, qui « conjugue avec l'expérience, constitue la base même de nos géographies, nourrit les conceptions du monde et influence les pratiques spatiales*[22] ». Il s'est intéressé à la « *psychologie de l'espace* » avec d'Abraham Moles[23], à la « dimension cachée » avec Edward T. Hall[24], aux images de la ville et à la complexité des interactions entre esthétique et pratique de l'urbain avec Kevin Lynch[25]. Il a lu les travaux d'Hakim Bey et à ses « *zones autonomes temporaires* »[26].

Des intuitions confortées par l'expérience. L'importance de la fabrique de situations pour changer de regard sur la ville m'a été confirmée à de nombreuses occasions. La première remonte à la fin des années 90. Elle m'a montré la capacité à mobiliser et à embarquer une population dans une histoire en décalant le propos lors de deux expériences du Laboratoire de tourisme expérimental. Face à la progression du vote extrémiste en Alsace, Joël Henry et ses complices sont allés rencontrer les « Français de Souche » (village de Souche) et ont évacué Strasbourg pour l'autre rive du Rhin alors que le Front national s'installait au Palais des Congrès. La seconde situation se situe une dizaine d'années plus tard lors de la Traversée nocturne de Lausanne avec les danseurs du chorégraphe Philippe Saire[27] et leur incroyable capacité à transformer temporairement des lieux publics anxiogènes en lieux habitables. Enfin, impossible d'oublier l'émotion suscitée par l'irruption, le « surgissement » dans la Cité de la Busserine à Marseille de chevaux camarguais organisée en février 2012 par le Théâtre du Centaure et le Merlan. Elle fonctionne même dans la vidéo où les animaux qui se réapproprient la ville aux côté des enfants qui courent interpelle sur l'éloignement de la nature dans la ville.

Rencontres et expérimentations croisées

La réflexion s'articule sur une triple rencontre toujours en cours entre les pratiques, méthodes et outils des situationnistes, le déploiement de protocoles d'explorations personnels de la ville et des territoires et le développement des pratiques artistiques actuelles qui ont l'espace public et la ville comme cadre et comme scène au sens de Will Straw, c'est-à-dire « *associant à la fois un groupe de personnes qui bougent de places en places, les places sur lesquelles ils bougent et le mouvement lui-même*[28] ».

---

[19] Augustin Berque, 1996, *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard.
[20] Michel De Certeau., 1980, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard.
[21] De Certeau M., 1980, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard.
[22] Extrait du programme du Festival international de géographie (FING) de Saint Dié, 2015
[23] Abraham Moles, Elisabeth Rohmer, 1998, *Psychosociologie de l'espace*. Paris, L'Harmattan.
[24] Hall E.T., 1971, *La Dimension cachée*, traduit de l'américain, Seuil.
[25] Kevin Lynch, 1969, L'*image de la cité*, Paris, Dunod.
[26] Hakim Bey, 1997, TAZ. *Zone autonome temporaire*, Paris, L'Eclat.
[27] Luc Gwiazdzinski, 2013, "Géo-chorégraphies. Les nouvelles danses de la ville", *Cartographies*, Compagnie Philippe Saire, Genève, A-Type editions, pp. 49-54.
[28] Will Straw, 2002, « Scenes and Sensibilities », in *Public* n°22/23.

Les situationnistes. A la fois plate-forme collective fondée en 1957 par huit artistes et auto-dissoute en 1972, mouvement contestataire philosophique, esthétique et politique incarné par « l'Internationale Situationniste » et critique de la société « spectaculaire-marchande » doublée d'un désir de révolution sociale, le situationnisme se voulait un dépassement de toutes les formes artistiques par « *un emploi unitaire de tous les moyens de bouleversement de la vie quotidienne* »[29]. Aux thèmes surréalistes du rêve, de l'automatisme, de l'inconscient et du hasard, ils ont opposé le programme d'une construction consciente et délibérée des situations de vie[30] dans leurs dimension à la fois spatiale (les villes), temporelle (le détournement comme révision du passé) et sociale (la substitution d'activités ludiques à l'exploitation salariale). Au delà des questions politiques, plusieurs aspects intéressent et inspirent le géographe dans cette tentative de réappropriation du réel dans tous les domaines :

- A la fois clé de lecture, posture et piste d'innovation et de créativité, « l'errance » pronée par les situationnistes est une figure stimulante dans un monde incertain. Hors là, hors les murs, hors sol, hors normes, l'errance « nous invite à être », à habiter, à exister, c'est-à-dire à « avoir sa tenue hors de soi, dans l'ouverture »[31]. Du latin *errare* qui signifie « aller au hasard, à l'aventure », l'errance nous convie au mouvement. Sans attache, elle questionne et déstabilise la société sédentaire, sûre et enracinée par un situationnisme perturbant. L'errance oblige à l'humilité et intègre l'erreur. Pensée de l'incertitude et de la fragilité, l'errance implique un doute fertile. *« Seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours* »[32]. Voyage initiatique à la découverte de soi-même et des autres, l'errance est une épreuve qui transforme. L'errance c'est l'imprévu, la possibilité d'une rencontre entre êtres qui se tiennent dans l'ouverture « *en avant d'eux-mêmes* », rencontre avec l'autre, un être humain et son parcours singulier, différent du nôtre. L'errance c'est la porte ouverte à la sérendipité au hasard heureux.
- Un autre apport fondamental est la notion de « situation » définie non pas *« concept spatial et temporel permettant la location relative d'un espace par rapport à son environnement »* mais comme *« Moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements »* qui renvoie à la notion de chronotope[33] et de ville intermittente[34]. « *La situation est ainsi faite pour être vécue par ses constructeurs. Le rôle du public sinon passif du moins seulement figurant doit y diminuer toujours tandis qu'augmente la part de ceux qui ne peuvent être appelés des acteurs mais, dans un sens nouveau de ce terme, des viveurs* [35]».
- Le troisième point est la tentative de définition d'une nouvelle discipline scientifique la « psychogéographie » « *étude des lois exactes et des effets précis du milieu*

---

29 Guy Debord, 2000, *Rapport sur la construction de situations*, Mille et une nuits.
30 Eric Brun, 2014, *Les situationnistes. Une avant-garde totale*, CNRS Editions, 454p.
31 Henri Maldiney, 2007, « La rencontre et le lieu », in Chris Younes. (Dir.), 2007, Henry Maldiney. *Philosophie, art et existence*. La nuit surveillée, Cerf.
32 Edouard Glissant, 2005, interview au journal Le Monde.
33 Luc Gwiazdzinski., 2009, « Chronotopies. L'événementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », *BAGF*, vol 86, n°3, pp. 345-357.
34 Luc Gwiazdzinski, 2012, « La métropole intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Cidades, Revista cientifica, volume 8, n°13,* pp.318-335.
35 Guy-Ernest Debord, 2000, *Rapport sur la construction de situations, Paris*, Mille et une nuits

géographique consciemment aménagé ou non, agissant sur le comportement affectif des individus[36] *»* ;

- Le quatrième point est la mise en place d'outils et de modes d'exploration géographiques. Avant eux, Baudelaire, Aragon, André Breton ou Léon-Paul Fargue ont aimé arpenter les villes, les traverser dans tous les sens et rapporter leurs expériences dans des chefs-d'œuvre comme *Nadja*[37], *Le Paysan de Paris*[38] ou *Le Piéton de Paris*[39]. Les situationnistes vont promouvoir de nombreuses stratégies ludiques comme le détournement d'images et le palindrome mais la plus subversive est sans conteste celle de la *dérive*. Après les Surréalistes et leur *« virée buissonnière »*, escapade sans itinéraire à partir d'une ville, les Situationnistes expérimentèrent la *« dérive »*, *« technique du passage hâtif à travers des ambiances variées*[40]» qui fut au cœur de leur projet « *de changer la vie* ». Elle n'est pas tant un moyen pour s'évader du quotidien qu'un instrument pour le réinventer[41].
- Le cinquième point repose sur les procédés utilisés consistant à parcourir la ville hors des sentiers du quotidien avec pour objectif d'établir un « état des lieux » de la réalité urbaine, une description des « climats psychiques » de la ville, et induire de là les « lois exactes » et « effets précis » du milieu sur le « comportement affectif des individus ».
- Enfin, les techniques de retranscription et les cartes qui s'intéressent notamment aux rythmes des endroits traversés renvoient à l'outil du géographe et à l'approche temporelle du territoire. On connaît surtout les cartes produites par Guy Debord et Asger Jorn : *Le guide psychogéographique de Paris*, *Le discours sur les passions de l'amour* et *The Naked City*. Ces expériences sont l'expression graphique à l'expérience de la dérive. L'objectif sera de détourner des cartes de villes pour les transformer en cartes psychogéographiques mettant au jour la structure cachée des espaces urbains.

Le caractère principalement urbain de la dérive, *« au contact des centres des centres de possibilité et de significations que sont les grandes villes »* valide dès cette époque le basculement vers un monde urbain.

D'autres explorateurs. Depuis cette époque, convoquant la poétique, les ambiances et l'approche sensible, de nouveaux explorateurs se sont mis à parcourir et à décrire la ville, persuadés avec Georges Perec que la ville est notre espace et que nous n'en avons pas d'autre. Leurs protocole de parcours ou de traversée ne constitue pas une dérive mais le hasard, le lâcher prise et la traversée de situations sont au rendez-vous. Le *Collectif Stalker* en Italie expérimenta l'acte de traverser comme un acte créatif permettant de découvrir les « territoires actuels », négatifs de la ville bâtie, aires intersticielles et marginales en se transportant physiquement au cœur du sujet. Utilisant un camping car, Carol Dunlop et Julio Cortazar s'engagèrent sur l'autoroute pour nous donner « *Les autonautes de la cosmoroute ou un*

---

[36] Guy-Ernest Debord, 1955, *Introduction à une critique de la géographie urbaine, Les lèvres nues* n° 6, Bruxelles, 1955.
[37] André Breton, *Nadja*, Gallimard, 1964.
[38] Léon-Paul Fargue, 1939, *Le Piéton de Paris*, Paris, Gallimard.
[39] André Breton, 1964, *Nadja*, Paris, Gallimard.
[40] Internationale situationniste n°1, juin 1958
[41] Philippe Simay, « Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes », *Métropoles* [En ligne], 4 | 2008, mis en ligne le 18 décembre 2008, consulté le 15 novembre 2015. URL : http://metropoles.revues.org/2902

voyage intemporel Paris-Marseille[42]» ; François Maspero mélangea le train et la marche dans *Les passagers du Roissy-Express*[43] *et* Marc Augé fit l'ethnologue dans le métro[44]. D'autres comme Maud Le Floc'h[45] tentent des parcours et regards croisés atypique entre élus et artistes. Le seul sans doute qui a repris l'art de la flânerie sans but et de la dérive fut sans doute Pierre Sansot[46]. Il nous a appris à parcourir la ville avec bonheur érigeant cette pratique en art : « *En mouvement, elle redistribue en permanence les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes».* Nos propres démarches ont bénéficié des pratiques et expériences de ces précurseurs. D'autres plus récemment ont développer l'exploration urbaine pour quitter la partie toute tracée**,** franchir les limites dessinées par d'autres.

Expérimentations géographiques. Depuis le début des années 90, nous avons invité les usagers, acteurs locaux, décideurs et artistes à éprouver ensemble la ville sur la base de protocoles et d'expérimentations sensibles : traversées nocturnes, parcours circulaires périphériques ou parcours d'exténuation centre-périphérie. La nécessité de construire d'autres protocoles d'exploration de la ville, l'intérêt pour les démarches des situationnistes et de leurs héritiers proclamés ou non, est née d'un certain nombre de constats : la difficulté à construire des diagnostics partagés tout d'abord ; le temps nécessaire pour passer de la recherche en sciences humaines et sociales à l'action publique ; l'éloignement avec le terrain même en géographie ; la mise à l'écart du sensible par rapport à l'objet ville et l'importance des événements qui organisent les temporalités urbaines, dans un contexte en mutation.
Souvent loin de la dérive définie par les Situationnistes, nos expériences s'appuient sur des protocoles géographiques rassurants qui mettent en mouvement, créent des temps communs et permettent les frottements, la sérendipité et l'improvisation[47] : les « traversées nocturnes » d'une centaine de villes depuis le milieu des années 90 [48] ; le « tour à pied » de Paris [49] après les émeutes urbaines et de Grenoble sur les limites des métropoles en reconstruction ; les « *ateliers d'innovation en urbanisme* [50] » avec l'agence d'urbanisme de Lyon ; les « *résidences* » de géographe et « *immersions* » (vallée de la chimie, territoires du dimanche, nuit, communes rurales de Lozère…) avec les étudiants du Master innovation et territoire[51]. Ces expérimentations territoriales poursuivent le travail engagé depuis une dizaine d'années dans les « *ateliers géo-chorégraphiques* » avec Annick Charlot à Grenoble, Lyon ou Cerisy la Salle, les *« laboratoires géo-artistiques »* avec Yann L'heureux à Marseille en 2014, avec Philippe Saire à Lausanne en 2013, avec Maud Le Floch et le Pôle des arts urbains depuis une dizaine d'années, avec Odile Duboc à Belfort pour la démarche prospective Carnets 2010 dès 1999 et à Grenoble depuis 2102 autour des « *ateliers de l'imaginaire* » [52] projet associant les

---

42 Carol Dunlop, Julio Cortázar, *Les astronautes de la cosmoroute, ou un voyage intemporel Paris-Marseille*, Paris, Gallimard, 1983.
43 François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*, Paris, Seuil, 1990.
44 Marc Augé, 1986, *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette.
45 Maud Le Floc'h, *Un élu-un artiste, 17 rencontres itinérantes*, Lieux Publics et Compagnie Off-pOlau, 2006
46 Pierre Sansot., 2000, *Chemins aux vents*, Paris, Payot.
47 Olivier Soubeyran, 2015, *Pensée aménagiste et improvisation*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
48 Luc Gwiazdzinski., 2007, « Redistribution des cartes dans la ville malléable », Revue Espace, Population, Sociétés n°2007-3 , Luc Gwiazdzinski, 2006, « Chemins de traverse, la ville dans tous les sens », in Maud Le Floch, Mission repérage. Un élu un artiste, Paris, Lavérune, L'entretemps.
49 Luc Gwiazdzinski, Gilles Rabin, 2007, *Périphéries. Un voyage à pied autour de Paris*, Préface Patrick Jarry, Paris, L'Harmattan.
50 Atelier d'innovation en urbanisme, Actes du séminaire de capitalisation PIRVE, 5 novembre 2010, 159p.
51 (www.masteriter.fr).
52 Antoine Conjard, Serge Gros S., Gwiazdzinski, Fabienne Martin-Juchat., Thierry Ménissier, 2015, op.cité

étudiants de trois masters, le CAUE de l'Isère, l'équipe de la Scène nationale de l'Hexagone à Meylan et des acteurs socio-culturels.

Pratiques artistiques émergentes. Longtemps éloigné des questions artistiques de l'art et des artistes, le géographe croise de plus en plus souvent des artistes en immersion qui, comme lui, traversent des villes, développent des protocoles, règles, méthodologies et outils pour aborder la complexité des territoires et de leurs habitants et savent, contrairement à lui, traduire le rapport au milieu sensoriel, sensible imaginatif et signifiant donc esthétique. Hors des institutions, des salles de spectacle ou des musées, une partie de la création artistique contemporaine met en scène le vivant dans l'espace public et dessine de nouveaux rapports à l'art et à l'espace. Des « artivistes » font bouger les lignes et ouvrent les champs des possibles d'une société déboussolée et nostalgique, inquiète pour son avenir et condamnée à hurler dans le présent. Dans ce contexte mouvant, de nouvelles pratiques hybrides associant art et espace, création artistique et production urbaine émergent et dépassent la seule mise en scène de la «société du spectacle »[53]. Dans l'entre-deux et hors les murs, l'espace public devient à la fois le lieu de croisements entre les acteurs de la fabrique urbaine, scène artistique et l'objet de métamorphoses.
Ces nouveaux praticiens urbains déploient leurs savoir-faire à travers la France, l'Europe et le Monde. Ils travaillent le plus souvent dans des collectifs artistiques comme Ici-même Grenoble, Ici-même Paris, Cie Off, Le bruit du frigo, Komplex Kapharnaum, ANPU, Ilotopie, Opéra Pagaï. Les collectifs qu'ils composent sont le plus souvent pluridisciplinaires. Il s'agit également de collectifs d'architectes, d'urbanistes ou paysagistes comme le Collectif ETC, « *supports d'expérimentations urbaines participatives* », Coloco, paysagistes..., « *explorateurs de la diversité urbaine à partir d'architecture, paysages, films et installations*»[54], AWP, urbanistes..., Laboratoire, Bazar urbain, « *Collectif pluridisciplinaire intervenant sur l'espace urbain construit et social par des réflexions et actions sur les usages, les ambiances et la conduite de projet*» voire le Pôle de recherche et d'expérimentation sur les arts et la ville et la 27e Région « *laboratoire de transformation publique des régions de France* » dont les modes d'interventions rejoignent parfois celles des artistes.
Ils sont parfois chorégraphes comme Annick Charlot pour Cie Acte, Philippe Saire pour sa compagnie, Odile Duboc pour le Centre Chorégraphique à Belfort ou Yann Lheureux. Il s'agit parfois d'individus comme Nicolas Simarik, Stéphane Shankland, Olivier Darné, Yann Kersale, les marcheurs Mathias Poisson et Henrik Sturm ou le bouquiniste Joël Henry du Laboratoire de tourisme expérimental et ses protocoles d'exploration géographiques si particuliers[55] : *l'alphatourisme* ou comment visiter une ville de la première rue à la dernière rue par ordre alphabétique ; *l'anachrotourisme* qui consiste à se déplacer avec un très vieux guide de voyage ; le *nécrotourisme* qui passe par les cimetières ou encore le *kleptotourisme*.
Ces nouveaux intervenants urbains venus d'univers différents (designers, géographes, scénographes, artistes de rue, danseurs-chorégraphes, artistes lumière, plasticiens contextuels, architectes, urbanistes, architectes…) ont cependant un certain nombre de points communs.

Un caractère particulier. Leurs expérimentations *in situ* passent par la mise en place des protocoles, des dispositifs, des événements, des interventions artistiques, créant des décalages qui perturbent ou incitent à changer de regard ou d'usage. Ces interventions artistiques sont le plus souvent la source d'une véritable expérience non « reléguée dans un monde à part [56]».

---

[53] Guy Ernest Debord, 1967, *La société du spectacle*, Paris, Buchet / Chastel.
[54] http://imaginationforpeople.org/fr/project/coloco/
[55] Rachaël Antony, Joël Henry, *The Lonely Planet Guide To Experimental Travel*, Lonely Planet, 2005.
[56] John Dewey, 1980, *Art as experience,* New York, Penguin.

Leurs protocoles d'immersions et de parcours rejoignent une mode actuelle de l'expérience corporelle et de l'immersion sur le terrain dans les sciences sociales, le journalisme ou la politique. Leurs performances et interventions multiscalaires s'invitent dans les complexités métropolitaines fractales. Au centre comme sur les marges, ils investissent les entre-temps, les « *no man's land* » et autres « *no man's time* » comme les chantiers transformés par Stefan Shankland. Leurs oeuvres ludiques et parfois festives jouent souvent sur le décalage et l'émotion et valorisent les sens. Elles font souvent appel à une expertise citoyenne et habitante en amont, pendant et après leurs interventions. Les interventions de ces collectifs mêlent souvent décalage, itinérance et éphémère et participent à la définition de nouveaux rapports entre art et société et à l'émergence d'une nouvelle esthétique.
Elles créent des « situations » au sens donné par Guy Debord. Développées in situ, hors les murs des institutions, le plus souvent à l'extérieur dans l'espace public, elles s'inscrivent dans le quotidien urbain, l'ordinaire, voire l'infra-ordinaire[57]. Elles sont éphémères, voire furtives, sortes de happenings qui isolent l'expérience vécue, partagée, les phénomènes d'entraide, mais nécessitent souvent un long travail de préparation.
Elles sont souvent itinérantes, privilégient des protocoles de parcours et d'arpentages. Elles sont multiscalaires, s'invitant dans la complexité métropolitaine, au centre comme sur les marges. Elles jouent souvent sur le décalage et l'émotion. Elles sont multisensorielles, mais nous privent d'un sens comme dans les « concerts de sons » du collectif Ici-même Grenoble qui nous invite à explorer la ville les yeux bandés. Les interventions sont partenariales et citoyennes dans leur montage et revendiquées comme telles. Elles sont ascendantes et participatives, sollicitent les habitants et passants invités à co-construire avec les artistes en écho à une citation sur la citoyenneté : « *On reconnaissait le citoyen à ce qu'il avait part au culte de la cité, et c'était de cette participation que lui venaient tous ses droits civils et politiques* »[58]. Elles permettent souvent de former des communautés d'expérience comme l'expliquait John Dewey [59] : « *Finalement les œuvres d'art sont le seul moyen de communication complet et sans voile entre l'homme et l'homme, susceptibles de se produire dans un monde de fossés et de murs qui limitent la communauté d'expérience* ». Les interventions sont généralement modestes, mais peuvent parfois être monumentales comme avec les machines de Royal de Luxe ou les mises en scène d'Illotopie ou mobiliser une foule importante lors d'événements exceptionnels comme Marseille Provence 2013. Elles ne sont pas très transgressives sauf quand elles organisent la présence de l'intime dans l'espace public.
Ces nouvelles pratiques et ces nouveaux praticiens ont « l'espace public » en commun, à la fois terrain de jeu et d'expérimentation. La profession de foi du collectif *Yes we camp* est partagée : « *Ce qui nous réunit est l'envie de réaliser de manière collective des projets innovants autour des questions du vivre-ensemble.* » Ils investissent la ville et le paysage naturel en tant que matériau et atelier. Ils ont également le « faire » en commun, en lien avec la culture *Do it Yourself*[60] et l'économie du partage ou collaborative. Le recyclage, le modeste, le frugal, l'art de concevoir des solutions ingénieuses sont souvent mis en avant. Dans les interventions ou aux alentours, une « esthétique de palette » s'impose. On redécouvre temporairement le « vernaculaire[61] » dans tout ce qui tend à agencer de manière optimale, les ressources et les matériaux disponibles pour habiter la ville, dormir, jouer, se nourrir ou se déplacer.

---

[57] Georges Pérec, 1989, *L'Infra-Ordinaire*, Paris, Seuil.
[58] Fustel de Coulange N. D., 1864, *La cité antique*, Paris, Hachette
[59] John Dewey, 1980, *op.cité*
[60] F. Hein, 2012, *Do It Yourself. Autodétermination et culture punk*, Congé-sur-Orne, Le passager clandestin
[61] Yvan Illich, 1983, *Le genre vernaculaire*, Paris, Seuil.

Productions et représentations cartographiques. Elles invitent parfois à la dégustation du territoire comme on goûte les pots de « miel béton » d'Olivier Darné.De nombreux artistes tracent des parcours et fabriquent des représentations cartographiques qui mobilisent d'autres imaginaires. Les méthodes sont innovantes comme dans les ateliers « nappemondes » du collectif *Ici même Grenoble*, où à l'issue d'une déambulation les yeux bandés « Concert de sons », les participants sont invités à dessiné leur parcours les yeux fermés. Dans les travaux de l'artiste marcheur Mathias Poisson ses propres cartes subjectives côtoient des dessins de paysages et des partitions chorégraphiques qui participent à sa démarche d'écriture du mouvement.

Apports de ces démarches

Entre dérive et étude urbaine, jeu et exploration, les parcours permettent une relecture collective et sensible de la ville, de ses tensions, de ses disparités et de ses potentiels. Le processus de décadrage en mouvement est un outil de lecture et d'écriture pertinent de la ville, à la fois instrument d'analyse et de mise en perspective géo-poétique et géopolitique de la cité. Les lectures croisées de la ville, la production de « situations » dans une logique de sérendipité, révèlent des territoires, laissent des traces et nourrissent l'imaginaire et les projets au-delà des arpentages.

Reconfiguration d'imaginaires. Face à la misère symbolique[62], ils développent des mises en scène, des mises en récit et des fictions territoriales. Pas à pas, ils esquissent les contours d'un « art des territoires » et d'un design territorial. De manière encore éclatée mais concomitante, dans différents lieux de la planète, ces géo-artistes participent à une reconfiguration individuelle et collective des imaginaires politiques et artistiques. « *La modalité de l'imaginaire étant celle du potentiel ; elle ne devient celle de l'irréel que si l'individu est privé de l'accès aux conditions de réalisation »*[63]. Alors ils éprouvent, ils réalisent et ils font. En observant leurs pratiques, on voit qu'ils ne se contentent pas de vivre. Ils existent au sens d'Henri Maldiney. Ils nous invitent à "être" perpétuellement en présence, en avant de soi, de manière à ce qu'une ouverture survienne ».

Fabrique d'espace public. Avec eux, avec les autres, ici et ailleurs, l'« *espace public* » – au sens de Habermas –, « *lieu symbolique où se forme l'opinion publique »*, émerge dans cet entre-deux alors que les *« espaces publics physiques* » de l'urbaniste sont métamorphosés. Les géo-artistes nous invitent à imaginer une nouvelle dimension de la notion d'espace public comme « *lieu du faire* » dans le sens de « *fabriquer ensemble* », dans l'esprit des *Makers*[64]. Avec eux, l'espace public est une épreuve, un lieu d'expérimentation qui permet d'habiter au sens d'exister, c'est-à-dire de faire l'expérience de la présence en un lieu. En ce sens, ils rejoignent les mobilisations contemporaines qui occupent les espaces publics : du Printemps arabe aux occupations potagères en passant par les zones à défendre (ZAD), les Indignados ou Occupy Wall Street. Il rejoignent également les nouvelles pratiques sportives (parkour, roller, BMX…) qui se déploient dans l'espace public. l'appropriation sollicite l'imagination, la mobilisation collective et engage des processus de résistance *via* l'occupation, l'infiltration,

[62] Bernard Stiegler, 2013, *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion.
[63] Georges Simondon, 2006, *Cours sur la perception (1964-1965),* Paris, Editions de la Transparence.

[64] Chris Anderson., 2012, *Makers. The New Industrial Revolution*, New York, Pearson.

l'hybridation, c'est-à-dire des logiques qui traversent les structures de pouvoir et les organisations politiques habituelles

Activateur de nouvelles politiques publiques. Agissant de la sorte, ils inspirent, nourrissent et se nourrissent des politiques publiques et favorisent la mise en tourisme : Paris plage, Musées itinérants , Université foraine (…). Parfois, ces expériences artistiques finissent par prendre forme pérenne dans l'espace comme le GR 2013, Sentier de randonnée métropolitain de 315 kilomètres autour de Marseille. En convoquant les sens, le sensationnel et le sensible, ils participent à la production d'une esthétique de la « ville foraine », qui arnaque et qui enchante. Ils participent également à l'émergence d'un nouvel urbanisme temporaire et temporel où les calendriers croisent les agendas.

Ouvertures. En aménagement et en urbanisme, ces expériences sont des invitations à penser et agir différemment dans les processus de lecture, d'écriture et de gestion des territoires autour de quelques axes : **«** *la ville en mouvement plus que le stock* » ; la « *ville éphémère et événementielle* » plutôt que le permanent. Elles permettent de réfléchir à des améliorations de l'espace public à travers la « *gamificatio*n » par l'introduction d'éléments et pratiques ludiques ; l'humanisation de l'espace public ; la co-construction avec les usagers d'espaces publics modulaire et polyvalents et une « ville malléable »[65] qui s'appuient sur quelques grands principes comme *l'hospitalité*, *l'information*, *la qualité*, *la sensibilité*, *la variété*, *l'inattendu, l'alternance, la sécurité* par l'accroissement de la présence humaine et *l'enchantement* par l'invention permanente ; un espace public adaptable, polyvalent et malléable avec de nouvelles règles et outils de régulation, de conciliation et une nouvelle gouvernance qui permettent de limiter les conflits d'usage et de contribuer au bien-être et à l'épanouissement des populations. Elle serait l'aboutissement de la vision de l'architecture comme « l*e plus simple moyen d'articuler le temps et l'espace, de moduler la réalité, de faire rêver* » [66].

Risques. Ces démarches géo-artistiques pointent des espaces inconnus et favorisent leur valorisation pour le meilleur et pour le pire. Les risques d'instrumentalisation par les politiques, les politiques publiques, le secteur touristique, l'immobilier ou le marketing territorial[67] sont réels. L'« *esthétisation* », la « *folklorisation », la « spectacularisation »* [68]*et la marchandisation* des espaces et des temps de la métropole sont des sorties de piste possibles. Les esprits chagrins nous rappelleront que les questions posées par les situationnistes dans les années 60 ont nourri le « nouvel esprit du capitalisme[69] » et ont même été réutilisés dans le néo-management des années 90. On peut s'inquiéter des « dérives » possibles comme la mise en tourisme de l'errance où des opérateurs proposent aux touristes de se mettre dans la peau d'un clochard.

---

[65] Luc Gwiazdzinski., 2007, « Redistribution des cartes dans la ville malléable », Revue Espace, Population, Sociétés n°2007-3

[66] Formulaire pour un urbanisme nouveau, Internationale situationniste n°1, juin 1958

[67] Luc Gwiazdzinski, 2013, « Against Disponible Territories : A Preliminary Critical Approach to Systems of Territorial Identification », in Ruedi Baur et Sébastien Thiéry (dir.), Don't brand my public space, Civic City, Head Genève, Lars Muller Püblishers, Zürich, pp. 269-285.

[68] Guy-Ernest Debord, 1967, op.cité,

[69] Luc Boltanski, Eve Chiapello, 1999, Le nouvel esprit du capitalisme, Paris Gallimard, 843p.

Géo-artistes et néo-situationnisme ?

Géo-artistes. En l'absence de vocable existant nous avons proposé d'appeler géo-artistes[70] ces nouveaux praticiens à la fois « *sérendipiteurs* » qui savent « *à un certain moment tirer profit de circonstances imprévues* »[71] ; « *hackers* », « *bricoleurs* », qui connaissent « *l'art de la ruse*[72] », «*ambianceurs*» qui mobilisent l'émotion, des «créateurs» et des forains et bonimenteurs, à la fois enchanteurs et arnaqueurs de passants consentants.

Démarches géochorégraphique. On peut qualifier de psychogéographiques nombre de leurs démarches puisque l'adjectif « *conservant un assez plaisant vague, peut donc s'appliquer aux données établies par ce genre d'investigation, aux résultats de leur influence sur les sentiments humains, et même plus généralement à toute situation ou toute conduite qui paraissent relever du même esprit de découverte* »[73]. Il peut paraître excessif de qualifier de « néo-situationnistes »[74] l'ensemble de ces géo-artistes. A notre connaissance il n'existe pas de Manifeste ni de publications spécialisées même si certaines revues liées au « spectacle vivant » et « aux arts de la rue » hébergent des réflexions à ce sujet et que les sciences du territoire commencent à s'y intéresser. Les interventions repérées œuvres de collectifs de géographes, d'urbanistes, d'artistes et de citoyens, ne constituent pas un mouvement tel qu'a pu l'être I'Internationale situationniste. Même si la plupart d'entre eux connaissent l'IS, tous ne s'y réfèrent vraiment explicitement même s'ils usent et parfois abusent de certaines démarches ou éléments de vocabulaire.

Approche situationnistes. Pourtant, à la frontière entre art, culture et urbanisme, ces praticiens urbains cherchent bien des solutions « *ailleurs que dans les livres* »[75]. Beaucoup d'entre eux se disent désintéressés même si Guy Debord pourrait porter un jugement négatif sur leur niveau de désintéressement. Comme les Situationnistes eux-mêmes, il n'est pas certain non plus qu'ils soient absolument vierges de toute pulsion de reconnaissance sociale « *du genre de celles qui sont en mesure de conditionner et circonscrire de manière infra-consciente les pratiques d'échanges, de collaboration et de don* »[76]. Les géo-artistes se caractérisent également par la recherche d'un décloisonnement des frontières entre l'art, l'architecture, la poésie, la politique, la philosophie, etc[77]. A partir de protocoles mobiles ou statiques, ils créent bien des « *situations* » au sens de Guy Debord. Mieux, ils « designent » des « *situations* » d'où peuvent naitre de nouveaux imaginaires. En fabriquant des situations contre lesquelles « *on se cogne* » selon les mots de Lacan, ils cherchent à se « réapproprier le réel » c'est-à-dire « *ce que l'on n'attendait pas* »[78]. Les protocoles qu'ils développent favorisent la participation, même si on ne peut pas parler de « participation totale » comme il en est question dans « le manifeste de 1960 » de l'IS. S'ils ne revendiquent pas des catégories mises en avant par les Situationnistes, ils les vivent presque naturellement : l'activité créatrice comme mode de réalisation personnelle ; le rejet des routines, de la hiérarchie et de la division entre le travail et les loisirs, la valorisation de la polyvalence et de la prise de risques, la

---

70 Luc Gwiazdzinski L., 2006, « Chemins de traverse, la ville dans tous les sens », in Maud Le Floch, Mission repérage. Un élu un artiste, Editions l'entretemps, pp. 235-244

71 Peck van Andel et Danièle, 2008, *De la sérendipité. Leçons de l'inattendu*, Chambery, L'Act mem.

72 De Certeau, M., 1988, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard.

73 Guy-Ernest Debord, 1955, *op.cité*.

74 Luc Gwiazdzinski, 2006 & 2014, op.cité

75 Guy Ernest Debord, 1967, op.cité

76 Eric Brun, 2014, op. cité

77 Eric Brun, 2014, op. cité

78 Henri Maldiney, 2003, *Art et existence*, Paris, Klincksieck.

conception de l'organisation comme mise en relation de groupes restreints[79]. Comme chez les Situationnistes, le jeu est souvent présent tout comme le détournement défini comme « *intégration de productions actuelles ou passées des arts dans une construction supérieure du milieu*[80] ». Enfin, s'il n'est pas certain qu'ils « *changent le monde* », ils « *bouleversent la vie quotidienne* » et changent déjà la ville et le regard que l'on peut porter sur elle.

Aventuriers. Utiliser des protocoles de dérive, s'inspirer de la psycho-géographie, mettre en place des situations, ne veut pas dire nécessairement s'inscrire dans le situationnisme. Les situationnistes ont tranché en réfutant l'idée même d'une définition : « *vocable privé de sens, abusivement forgé par dérivation du terme précédent. Il n'y a pas de situationnisme, ce qui signifierait une doctrine d'interprétation des faits existants. La notion de situationnisme est évidemment conçue par les anti-situationnismes*[81] ». A défaut, on peut toujours se prendre pour un aventurier : « *celui qui fait arriver des aventures plutôt que celui à qui des aventures arrivent* » ou s'amuser à décliner quelques propositions des situationnistes d'une étonnante actualité dans la cadre des métropoles durables : *« Ouvrir le métro, la nuit, après la fin du passage des rames » ; « Ouvrir les toits de Paris à la promenade » ; « Laisser les squares ouverts la nuit » ; « Munir les réverbères de toutes les rues d'interrupteurs » ; « Transformer les églises en maisons à faire peur » ; « Garder les gares telles qu'elles sont. Leur laideur assez émouvante ajoute beaucoup à l'ambiance de passage ».*

La plus intéressante reste sans doute celle qui consisterait à « *Supprimer toutes les indications concernant les départs (destinations, horaires, etc.). Ceci pour favoriser la dérive* ». On peut s'inquiéter des risques ou imaginer avec Patrick Chamoiseau une désorientation positive qui puisse ouvrir à l'infini du monde, une errance qui puisse « *s'enraciner dans l'absence de lieu* » selon l'expression de la philosophe Simone Weil et une identité ouverte et en mouvement.

(*) **Luc Gwiazdzinski est géographe.** Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Grenoble Alpes, directeur de l'Institut de géographie alpine, il est responsable du Master Innovation et territoire et Président fondateur du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Biccoca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, de relations art-territoire, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, l'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

[79] Patrick Marcolini, 2012, *Le mouvement situationniste, une erreur intellectuelle*, Montreuil, L'échappée
[80] Internationale situationniste n°1, juin 1958
[81] Internationale situationniste n°1, juin 1958

Citer l'article :
Gwiazdzinski L., 2016, « Nouvelles explorations urbaines. Entre protocoles géographiques et néo-situationnisme », in Caritoux N., Villard F., Psychogéographies, Poétiques de l'exploration urbaine, Editions Mimesis, pp.177-197.

Contact :
luc.gwiazdzinski@ujf-grenoble.fr